

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 10

Artikel: Le problème de Sedan [suite]
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PROBLÈME DE SEDAN

(SUITE)

Planche XXXI

L'ordre de retraite du général Ducrot répondait, avons-nous dit, à la situation telle que, cet officier, mal informé, se la représentait.] Mais était-il exécutable ? Le général de Wimpffen a estimé que non. Laissons-lui la parole :

Voici tout d'abord comme il s'est exprimé dans son rapport officiel au Ministre de la guerre, daté de Belgique, Fays-les-Veneurs, le 5 septembre 1870 :

Le mouvement projeté me semblait fort dangereux par divers motifs :

1. La route était difficile à suivre pour plusieurs corps d'armée ;
2. Il fallait parcourir au moins 6 kilomètres, espace fort long pour des troupes déjà fatiguées par cinq heures de lutte ;
3. Enfin l'on devait s'attendre à ce que l'ennemi, qui était en face et qui prévoyait le mouvement, se jetât sur elles avec d'autant plus d'ardeur qu'il savait les refouler en arrière sur des troupes nombreuses ayant pris position pour barrer le passage.

J'ordonnais, en conséquence, au général Ducrot de reprendre ses premières positions¹.

Plus tard, dans son volume de *Sedan*, il a développé ce point de vue en ces termes :

Enfin, je vis poindre l'aurore de la triste journée du 1^{er} septembre. A quatre heures et demie du matin, le bruit d'une vive fusillade dans la direction de Bazeilles se fit entendre. Ma première préoccupation fut de savoir si une attaque ne se prononçait pas vers le bois de la Garenne ou du côté du 7^e corps ; mon entourage me répondit négativement.

Messieurs, dis-je à mes officiers, l'attaque sur Bazeilles contre le corps d'armée Lebrun place l'armée entre nous et une rivière. Cette attaque est tellement contraire à toutes règles de la guerre que cela ne doit être qu'une diversion. A six heures, le général Margueritte, commandant la division de cavalerie de réserve, qui, dès le point du jour, avait fait une reconnaissance au nord-est d'Illy, vint me dire qu'il n'avait trouvé nulle part trace de l'ennemi. Je lui répondis qu'à mon point de vue le mouvement des Allemands, sur le 12^e corps, n'était point l'opération principale, mais que des masses considérables devaient être en marche pour nous couper la route de Mézières et attaquer notre aile gauche (7^e corps).

Je l'engageai, en conséquence, à faire une reconnaissance sur St-Menges.

¹ *Sedan*, p. 195.

Un peu plus tard, il m'a appris qu'en effet il avait vu l'ennemi en grandes forces de ce côté.

Je ne m'étais donc malheureusement pas trompé; et, si l'on veut lire attentivement le rapport prussien sur les journées du 31 août et du 1^{er} septembre, rapport qu'on trouvera au livre suivant; si l'on veut jeter un coup d'œil sur le plan du champ de bataille joint ici, on reconnaîtra que la retraite sur Mézières nous était fermée le 1^{er} septembre au matin par plus de quatre-vingt mille hommes; que les corps bavarois nous barraient le chemin de Carignan, et que la garde prussienne manœuvrait pour nous fermer la seule voie encore ouverte à ce moment, celle de la Belgique¹.

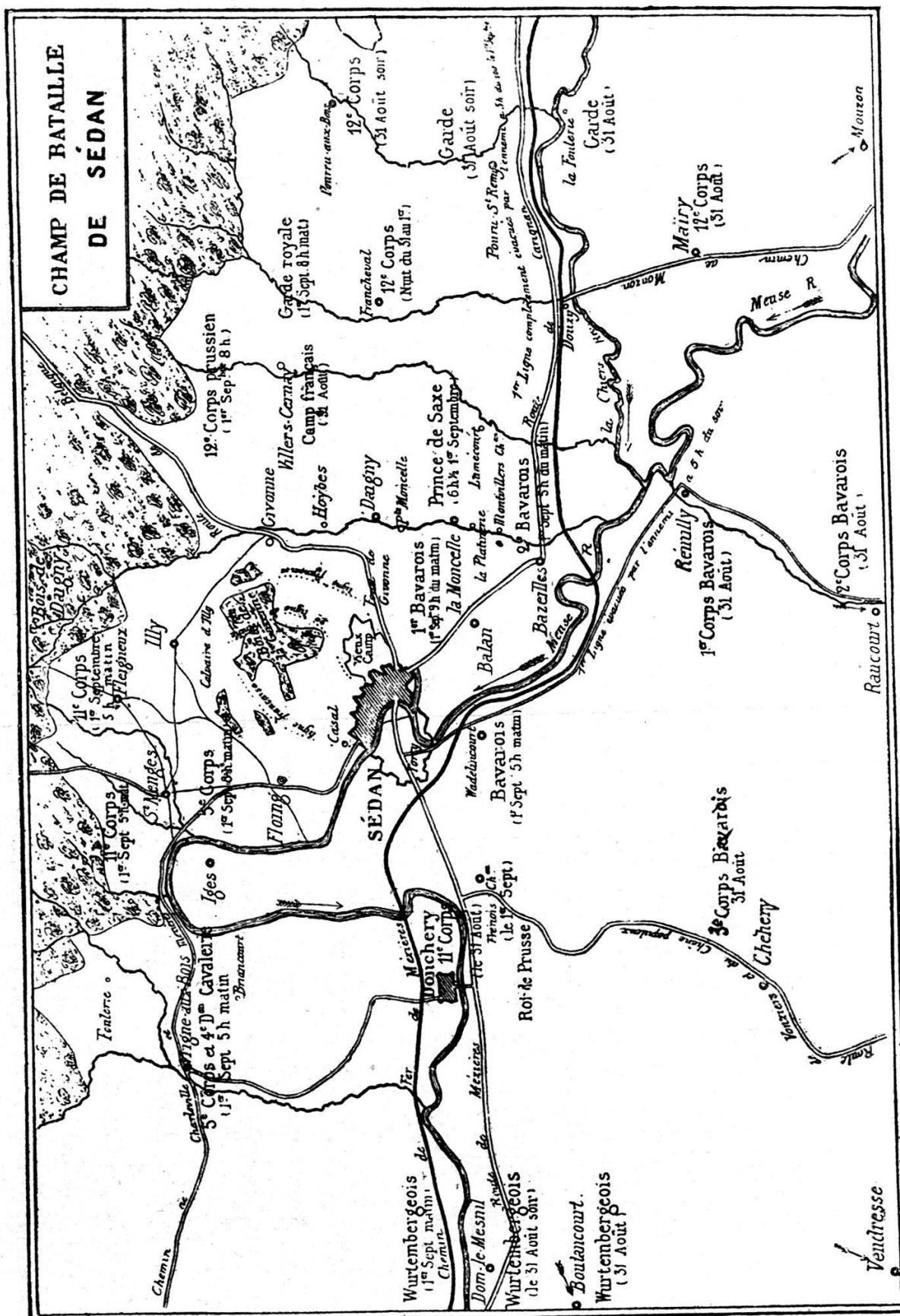
L'auteur continue par une description du champ de bataille et l'énumération des trois routes qui auraient pu servir de ligne de retraite : l'une au nord, de Sedan à Bouillon (Belgique); la seconde à l'est, de Sedan à Carignan; la troisième enfin, à l'ouest, sur Mézières, « complètement interceptée dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre par les 5^e et 11^e corps et par la 4^e division de cavalerie, ainsi que par les Wurtembergeois ». Le général de Wimpffen ajoute :

La retraite sur Mézières était praticable avant le passage de la Meuse à Dom-le-Mesnil et à Donchery par les quatre-vingt mille hommes qui avaient franchi cette rivière; elle était absolument impossible à exécuter après le mouvement des corps ennemis sur la rive droite. Si l'on eut persisté à abandonner les positions qu'occupait notre armée pour suivre les routes partant d'Illy, notre armée se fut brusquement arrêtée, ayant en tête les Wurtembergeois, les 5^e et 11^e corps allemands, la 4^e division de cavalerie; sur son flanc droit, le 12^e corps ainsi que la garde royale; en queue, les corps bavarois, d'autant plus ardents à la poursuite qu'ils auraient été en droit de se considérer comme victorieux. Les troupes françaises ne pouvaient qu'opérer lentement dans un terrain difficile ou tomber presque de suite dans le plus complet désordre; elles auraient été refoulées partie dans la place, partie sur la Meuse et faites prisonnières au début de la journée².

Nous reproduisons ci-joint le croquis du champ de bataille dont le général de Wimpffen illustre son récit. D'après ce croquis, le 11^e corps prussien aurait occupé le 1^{er} septembre, dès 5 heures du matin, les hauteurs de St-Menges à Fleigneux, tandis qu'à la même heure, le 5^e corps et la 4^e division de cavalerie se seraient trouvés entre le défilé et Vrigne-aux-Bois. On s'explique difficilement ce croquis accompagnant un récit composé plusieurs mois après l'événement, soit à une époque où la bataille était connue dans ses grandes lignes. Son inexactitude avait d'autant plus lieu de retenir l'attention de l'auteur que ce

1) *Sedan*, p. 153 et 154.

2) *Sedan*, p. 159, 160.



Carte du général de Wimpffen dans son volume de "Sedan."
(Réduction de moitié.)

dernier, dans son écrit, invoquait soit le rapport de reconnaissance du général Margueritte soit le rapport officiel allemand sur la bataille. Or, d'après le premier, la cavalerie n'avait rien vu à l'ouest d'Illy, à l'heure où de Wimpffen y mettait un corps d'armée. D'après le second, le 11^e corps prussien était à *six heures* du matin à Vrigne-aux-Bois¹ et ce n'est qu'à *huit heures trois quarts* que l'avant-garde de ce corps se heurtait à l'ennemi « sur la rive gauche du ruisseau qui passe près de St-Menges² ».

Ces contradictions ne sont pas les seules que l'on relève dans la publication du général de Wimpffen. Il dit, par exemple, que le 31, à 5 heures du soir, il envoya un maire des environs prévenir Mac-Mahon que plus de quatre-vingt mille Allemands passaient la Meuse entre Donchery et Dom-le-Mesnil ; il répète dans un des passages reproduits ci-dessus que le 1^{er} septembre au matin la route de Mézières était barrée par 80 000 hommes ; plus loin, il écrira : « L'empereur... n'ignorait pas, à ce moment (1^{er} septembre, 10 h. m.), que la route de Mézières était interceptée par des masses ennemis.

» Je le savais, moi, depuis la veille au soir, et j'avais vainement cherché à le faire comprendre ; je voyais que notre situation était à peu près désespérée. »

Cependant, malgré cette conviction qu'une armée entière avance contre le 7^e corps, il écrit au général Douay vers 10 h. 30 : « Je crois à une démonstration sur votre corps d'armée, mais surtout pour vous empêcher de porter secours aux 12^e et 1^{er} corps » et il lui demande de se dessaisir d'une partie de ses troupes. Une démonstration de 80 000 hommes contre 25 000 !

Si donc, il n'y avait d'autre témoignage que celui du général de Wimpffen pour contester la possibilité de la retraite sur Mézières, la question resterait insoluble. On ne saurait tirer grand'chose des affirmations de cet officier. Il faut s'adresser ailleurs.

* * *

Un premier point demande à être élucidé : Comment le général Ducrot se représentait-il l'exécution de son mouvement ?

On ne connaît qu'imparfairement les ordres qu'il a donnés. Sauf erreur, un seul récit les énumère. Ce récit est dû au mé-

¹ Sedan, p. 183.

² Sedan, p. 185.

decin du 1^{er} corps, le docteur Sarazin, auquel le lieutenant-colonel Le Gros se réfère dans son article du *Correspondant* du 25 avril 1900, signé ***¹. Ce dernier auteur résume les ordres comme suit :

1^o Prévenir tous les commandants de corps d'armée que l'armée entière va se concentrer sur le plateau d'Illy, St-Menges, Fleigneux ;

2^o Prescrire au général Forgeot, commandant l'artillerie, et aux services administratifs de faire immédiatement filer tous les impedimenta sur la route de Mézières ;

3^o La retraite se fera en échelons par la droite, le 12^e corps commençant le mouvement ; elle sera protégée par le canon de la place de Sedan ;

4^o La division Wolff, à l'extrême-gauche, restera la dernière et se retirera ensuite par le bois de la Garenne, en défendant le terrain pied à pied ;

5^o Le 5^e corps fera son mouvement en contournant les glacis de la place ;

6^o Le 7^e corps gagnera l'éperon au nord de St-Menges et le Champ de la Grange, d'où il commandera la route de Mézières et le débouché du bois de la Falizette.

Le général Ducrot pense que ces mouvements auraient pu être achevés vers onze heures ; qu'à ce moment-là, la concentration aurait réuni la majeure partie de l'armée sur les hauteurs indiquées.

Quelle était à 11 heures la situation de la gauche allemande ? Demandons la réponse à l'ouvrage de l'état-major prussien.

Les troupes allemandes avaient franchi la Meuse au petit jour. Elles s'étaient avancées sur cinq colonnes. A droite, le XI^e corps (lieutenant-général de Gersdorff), ayant formé trois colonnes², suivait les routes de Donchéry à Montimont, Brian-

¹ *Un dououreux anniversaire. — La journée de Sedan. —* Le général Ducrot. — Le général de Wimpffen, Napoléon III, d'après des documents nouveaux. *Le Correspondant*. 25 août 1900.

² Ordre de marche résumé ; XI^e corps d'armée, divisions 21 et 22 :

Colonne de droite : (41^e brig.) 1 esc., 14^e hussards : rég. d'inf. 87, 1 batt.

Colonne de centre : (42^e et 44^e brig.) 1 esc. 14^e hussards ; rég. d'inf. 88 et 82, encadrant trois batteries ; 1 esc. du 14^e hussards ; artillerie de corps, 6 batt. ; 2 comp. du 11^e bat. de chasseurs ; une batt. ; 2 esc. du 12^e hussards ; 2 batt. ; rég. d'inf. 83 (44^e brig.).

court et Vrigne-aux-Bois, points que les avant-gardes atteignirent vers 7 h. 30. A la même heure, la tête du V^e corps (général de Kirchbach) arrivait à Vivier-au-Court, venant également de Donchéry. De la division wurtembergeoise qui avait passé la Meuse à Dom-le-Mesnil, la 1^{re} brigade, à Vivier-au-Court, était établie face à Mézières, où se rassemblait le 13^e corps d'armée du général Vinoy. L'autre brigade était plus au sud.

Vers 7 h. 30, l'ordre arrive du prince royal de contourner la boucle de la Meuse. Les têtes de colonnes tournent en conséquence à droite. Les premières troupes qui débouchent à l'est du défilé de St-Albert sont les deux escadrons du 14^e hussards qui marchaient en tête des colonnes de droite et du centre du 11^e corps d'armée. Ils chassent sur St-Menges les patrouilles du général de Wimpffen dont nous avons parlé; mais aussitôt après, la présence à côté du village de plusieurs escadrons de cuirassiers les engage à se replier sur St-Albert.

Derrière eux, avance le 87^e régiment d'infanterie, tête de la colonne de droite. Il occupe St-Menges sans coup férir et va prendre position à l'est, front vers Illy. Une de ses compagnies se porte sur le mamelon, cote 812, à l'est de la route de Floing; deux compagnies pénètrent dans le village; en même temps, trois batteries entrent au feu au sud de St-Menges, savoir celle de la colonne de droite et deux batteries de la 22^e division (44^e brigade) accompagnées de deux escadrons du 13^e hussards.

Il était 9 heures. Nous voyons donc en ligne, à ce moment-là : un régiment d'infanterie, quatre escadrons, trois batteries. En outre, la tête de la 42^e brigade d'infanterie (rég. 88 colonne du centre) se présentait à l'entrée de St-Menges.

Le général de Gersdorff est arrivé en même temps que les

Colonne de gauche : (43^e brig.) 2 esc. du 13^e hussards ; rég. d'inf. 32 et 35 moins 1 bat. ; 2 batt.

V^e corps d'armée. Divisions 10 et 9.

Avant-garde : (20^e brig.) 14^e dragons ; rég. d'inf. 37 encadrant une batterie ; rég. d'infanterie 50.

Gros : (19^e brig.) rég. de grenad. 6 encadrant 2 batt. divis. et les 6 batt. de l'artillerie de corps ; rég. d'inf. 46.

9^e div. : 4^e drag. ; 5^e bat. de chasseurs ; 4 batt. ; 17^e et 18^e brig.

Un détachement (lieut.-col. Cétinger) du XI^e corps fut coupé de son corps au passage de la Meuse.

Ordre de marche de ce détachement : 1 esc. du 14^e hussards ; 2 comp. du 11^e chasseurs ; 1 batt. ; rég. d'inf. 80.

batteries. Il s'installe sur la hauteur au nord de Floing, et envoie l'ordre d'activer l'entrée en ligne de toute l'artillerie. A 10 heures, cet ordre est partiellement exécuté : sept nouvelles batteries ont pris position.

Comme infanterie, le XI^e corps a déployé successivement, et posté à proximité de l'avant-ligne : les trois bataillons du 83^e régiment à la cote 812 et en réserve au sud de St-Menges ; un bataillon du 88^e sur la route de Fleigneux, l'autre à la cote 812 (le troisième est resté à Bosséval) ; le 82^e régiment ; enfin, le 80^e et deux compagnies du 11^e chasseurs (détachement d'Ettinger) dont la majeure partie est dirigée sur Fleigneux.

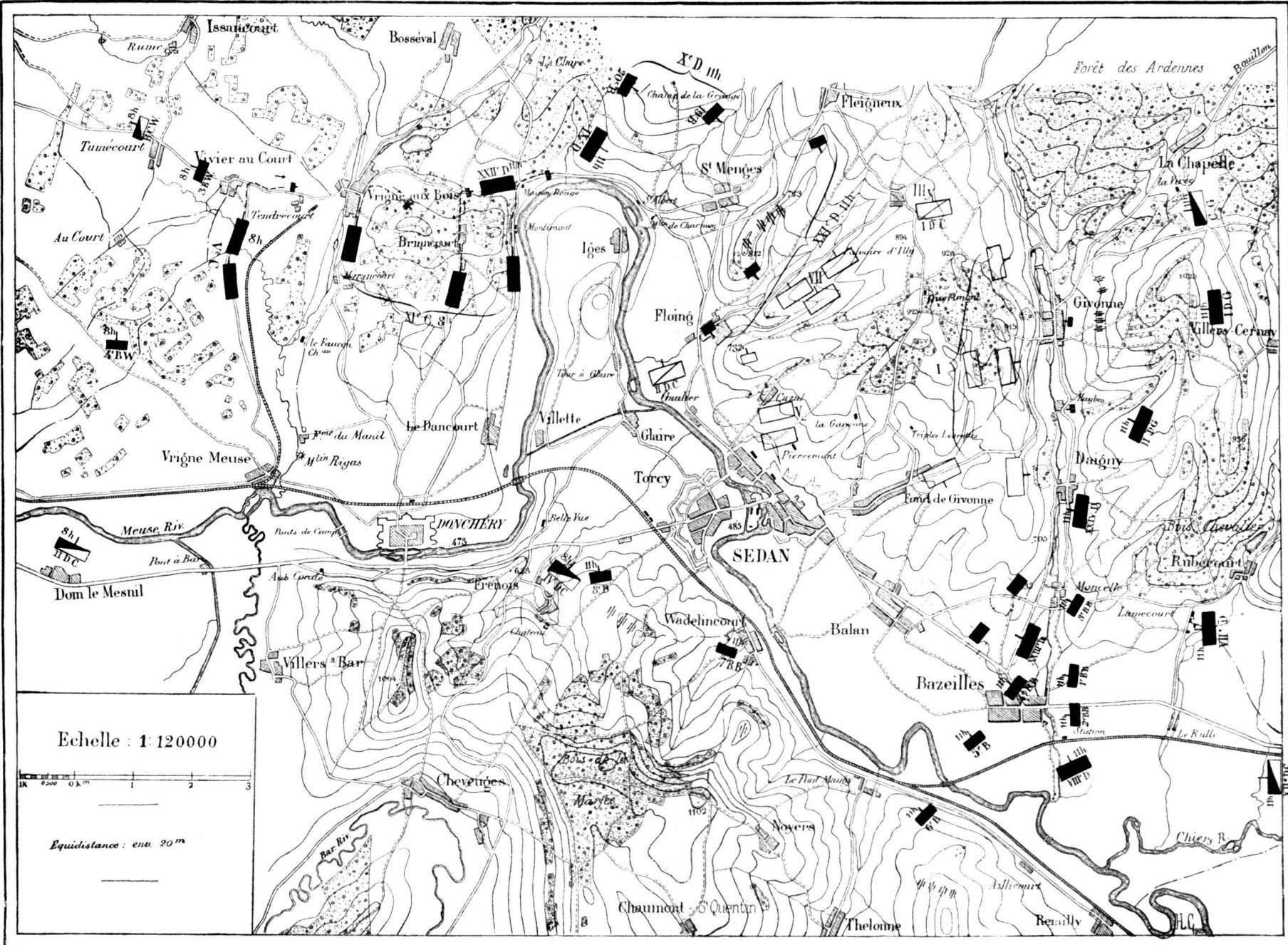
Lorsqu'à 7 h. 30 les têtes de colonnes prussiennes avaient effectué leur mouvement de conversion vers l'est, la colonne de gauche du XI^e corps s'était égarée dans les bois et avait finalement débouché sur la Meuse à la hauteur de Montimont. Elle fut devancée pendant ce temps par le V^e corps qui s'engagea dans le défilé derrière la colonne du centre.

Vers 9 h. 30, le général de Kirchbach arrive au Champ-de-la-Grange avec l'avant-garde de son corps d'armée. La batterie de cette avant-garde va immédiatement prolonger la ligne des pièces du XI^e corps, tandis que la 20^e brigade d'infanterie, arrêtée au Champ-de-la-Grange, est devancée par la 19^e qui se déploie au nord de St-Menges.

Aux quatre escadrons des 13^e et 14^e hussards arrivés avant 9 heures se sont joints les deux derniers escadrons du 14^e hussards et le 4^e dragons.

En résumé, vers 10 heures du matin, les Prussiens disposent, à l'est du défilé, de la 21^e division, d'un régiment de la 22^e, et d'une brigade de la 10^e, s'étendant de Floing aux abords de Fleigneux, cette première ligne appuyée à proximité par la seconde brigade de la 10^e division et par dix escadrons de cavalerie. Ils ont au feu onze batteries entre Floing et St-Menges.

Une heure plus tard, les onze batteries auront été rejoints par les quatre dernières du XI^e corps et neuf du V^e qui couronneront les crêtes entre Fleigneux et Illy jusqu'à la forêt des Ardennes. La 9^e division se rassemblera au débouché du défilé, mais la 22^e, régiment 83 excepté, n'y aura pas encore pénétré. Quant aux Wurtembergeois, ils seront en route de Vivier-au-Court à Donchéry où ils formeront la réserve de l'armée avec les 4^e et 2^e divisions de cavalerie.



Ainsi, en admettant réalisées les prévisions du général Ducrot et concentrée la majeure partie de l'armée française à 11 heures sur le plateau d'Illy, elle aura devant elle, occupant des positions très fortes et en partie dominantes, environ 30 000 fantassins et cavaliers et 140 bouches à feu, appuyés à quatre ou cinq kilomètres plus en arrière par 15 000 hommes d'infanterie et de cavalerie et quatre batteries de campagne¹. Enfin, en réserve, les 15 000 Wurtembergeois avec 58 canons et les 7000 sabres des 2^e et 4^e divisions de cavalerie.

A la même heure, la situation sur le front est était la suivante :

Bazeilles était aux mains des Bavarois, dont la 5^e brigade se dirigeait sur Balan. Elle s'emparera de cette localité vers midi. A droite, le XII^e corps, gagne les hauteurs de la rive occidentale de la Givonne, la cote 635 étant le point de jonction de l'aile droite de la 23^e division et de l'aile gauche de la 24^e. Cette dernière a occupé Daigny après avoir, à 10 heures, rejeté de l'autre côté du ruisseau la division Lartigue du 1^{er} corps français, que le général Ducrot avait passée sur la rive gauche pour couvrir le pont de Daigny.

Immédiatement en arrière de cette première ligne, la 8^e division du IV^e corps quittait la station de Bazeilles ; son avant-garde était engagée déjà avec les Saxons à la cote 635. La 7^e division était en réserve à Lamécourt.

Enfin, les troupes avancées de la Garde sont entrées à Givonne et sur le point d'entrer à Haybes. Les gros des deux divisions sont rassemblés à l'ouest de Villers-Cernay. L'artillerie tonne sur toute la ligne des hauteurs.

Le prince royal de Saxe est occupé à prendre ses dispositions pour faire appuyer ses troupes à droite en vue de la jonction, vers Fleigneux, avec l'aile gauche de la III^e armée.

¹ Situation d'effectif au 22 août 1870. Ouvrage du grand état-major prussien, *Supplément XXXI*:

V ^e corps . . .	18,574 fantassins	2110 cavaliers	84 canons
XI ^e corps . . .	20,638	»	83 »
Wurtembergeois 13,322	»	1527	»
2 ^e div. caval. . .	8	»	12 »
4 ^e div. caval. . .	—	»	12 »
Total . . .	52,542 fantassins	11,935 cavaliers	249 canons

En résumé, il ressort de ce récit qu'à 11 heures du matin, au moment où, selon le général Ducrot, l'armée française eût été en mesure d'entreprendre son mouvement offensif vers l'ouest, sa situation était la suivante : Devant elle, lui barrant la route de Mézières, 45,000 combattants et 164 bouches à feu en formations de combat ou prêts à les prendre. Derrière elle, à moins de 6 kilomètres, occupant déjà en partie des positions dominantes, et talonnant ses arrière-gardes, de 50,000 à 60,000 hommes des corps bavarois, du XII^e saxon et du IV^e prussien. Enfin, sur son flanc, les 30,000 Prussiens de la Garde, se dirigeant sur Fleigneux.

Il est difficile d'imaginer situation plus critique. Encore faut-il noter que la prise des hauteurs de la Moncelle et de Daigny qui commandent le Fond de Givonne a eu lieu malgré la belle résistance de toutes les troupes du XII^e corps d'armée, maintenues ou rappelées sur leurs positions par l'intervention du général de Wimpffen. De même, le I^{er} corps d'armée est demeuré sur les hauteurs qu'il occupait à la gauche du XII^e, renforcé d'une brigade du V^e, la brigade Saurin. C'est donc un maximum de troupes disponibles qui fut opposé sur ces points aux Allemands. Néanmoins, ceux-ci, à 11 heures du matin, commençaient à couronner les collines de la rive droite de la Givonne. Qu'en eût-il été si, conformément aux intentions de Ducrot, le mouvement de retraite se fût généralisé, et que les soldats français, au lieu de lutter toutes forces réunies et animés du désir de conserver leurs positions eussent dû combattre en nombre décroissant, avec le sentiment d'une résistance condamnée par avance à céder ? Démoralisés comme l'étaient déjà un grand nombre d'entre eux, auraient-ils tenus jusqu'à près de 11 heures du matin à Bazeilles ? N'est-il pas plus probable que les Allemands de l'est auraient avancé plus rapidement, resserrant dès le milieu de la matinée le cercle dans lequel ils se proposaient d'étouffer leur adversaire ?

Un fait caractéristique est rapporté par des témoins oculaires. Dès les premiers engagements, un nombre considérable de fuyards abandonnèrent le champ de bataille pour se réfugier à Sedan. Le général Pajol, aide de camp de l'empereur, raconte que lorsque celui-ci retourna à la préfecture, revenant du champ de bataille, vers onze heures et demie, « il y avait plus de trente mille hommes entassés dans les rues, pêle-mêle, sans

ordre ». On a contesté cette opinion. Il se peut, en effet, que l'évaluation soit exagérée. D'autre part, l'avocat sédanois Franquet déjà cité, écrit :

En traversant la ville, il (Napoléon) voit une multitude de soldats qui s'éloignent du champ de bataille et restent sourds à son appel.

En plus grand nombre, ils se cachent dans les maisons et les ateliers, se pressent sous les remparts, n'ayant pu retrouver ni la force ni les encouragements capables de les ramener au combat.

Chez la plupart de leurs officiers, c'est comme chez eux la défaillance, de la fatigue, de la faim et du découragement.

Et l'auteur ajoute en note : « Il y en avait plus de 20,000, je dis plus de vingt mille ¹ »

Peu importe le chiffre exact. Ni l'aide de camp de l'empereur, ni l'avocat Franquet n'ont procédé à un appel. Leurs assertions établissent seulement que les fuyards étaient en très grand nombre, ce que confirment plusieurs écrits. Cette circonstance contribue à expliquer l'échec des XII^e et I^r corps dès 11 heures du matin sur la ligne de la Givonne. De là, on peut conclure que si, malgré l'appel sur cette ligne du maximum des effectifs qui aient pu y être postés, les Français, affaiblis par le grand nombre de leurs démoralisés, durent reculer dès avant onze heures devant la moitié des forces allemandes de l'aile droite, la situation eût été pire, selon toutes probabilités, dans le cas de la retraite ordonnée par le général Ducrot.

Mais, si cette retraite était difficile à l'est, l'offensive était-elle plus aisée à l'ouest ? L'armée française aurait-elle regagné sur ce dernier front le terrain que la poursuite allemande lui aurait fait perdre sur l'autre ?

Le premier acte de cette offensive devait consister à s'emparer des crêtes Feigneux-Floing dites hauteurs de St-Menges, à peu près parallèles à celles du Calvaire d'Illy-Floing occupées par le 7^e corps du général Douay. D'une ligne à l'autre, la distance moyenne est d'environ 1500 mètres. Les Français auraient dû descendre du plateau assez escarpé — d'une cinquantaine de mètres d'élévation — qu'ils occupaient pour remonter la pente opposée, glacis prolongé et découvert au sommet duquel les Prussiens s'étaient établis. Cette marche eût été rendue plus malaisée par le flanquement que constitue la hauteur prononcée de la cote 812, dite « Le Hattoy », cette hauteur où,

¹ *Sedan en 1870*, par un Sedanais, p. 69.

selon le récit prussien, se portèrent immédiatement — d'ailleurs logiquement — les premières unités sorties du défilé de Saint-Albert.

Le général Douay a-t-il envisagé cette éventualité? Il ne le semble pas. Sa première intention, en arrivant à Sedan, le 31 août, avait été de s'établir sur la ligne des hauteurs de St-Menges. Il s'était décidé pour celles de Floing, d'un front moins étendu, en considération de la faiblesse de ses effectifs. Cette circonstance permet de conclure qu'il entendait mener un combat purement défensif, intention qui ressort d'ailleurs avec netteté de son rapport sur la bataille.

La position occupée par le 7^e corps était un plateau peu profond, de 3 ou 4 kilomètres d'étendue. Les abords en sont découverts et favorables à la défense. Toutefois, cette position avait sur son front deux points faibles : l'un en avant de la gauche, où s'élève un gros mamelon dominant, couronné de bois¹, à 1500 ou 1800 mètres, et que vu l'exiguité de mes forces, son éloignement m'empêchait d'occuper ; l'autre sur ma droite, la dominant également et la débordant, bien plus dangereuse, est le plateau d'Illy...

... Cette position, outre les inconvénients signalés, en présentait d'autres non moins graves. Ses derrières étaient coupées par des ravins, des chemins creux descendant vers la place, des bois, des habitations, des clôtures dont la disposition était telle, qu'il était impossible d'y constituer et d'y prendre une seconde ligne de défense.

Mais ce qui me préoccupait le plus, c'était ma droite, clef de la position générale de l'armée, dont le seul point d'appui était formé par le plateau d'Illy et par les bois... Il était indispensable que ce plateau et ces bois fussent fortement occupés, car ce plateau et ces bois une fois au pouvoir de l'ennemi, non seulement j'étais dominé, débordé, coupé, sans résistance possible, mais les trois autres corps de l'armée étaient dans la même position que moi².

Si le général Douay avait songé à une offensive, il se serait gardé d'abandonner Le Hattoy, point d'appui indispensable pour une marche en avant. Cet abandon démontre à lui seul les intentions exclusivement défensives du commandant du 7^e corps. Les termes qu'il emploie les accentuent encore. Ce qu'il voit dans la position choisie, ce sont les abords « favorables à la défense » ; c'est l'inconvénient des derrières qui ne permettent pas de reculer davantage, de prendre « une seconde ligne de défense » ; c'est l'absence d'un point d'appui sur la droite, l'occupation du plateau d'Illy par l'ennemi devant laisser le défenseur « sans résistance possible ».

¹ Le Hattoy, cote 812.

² Rapport du général Douay : *Sedan*, par le général de Wimpffen, p. 216 et 217.

Etant donné cet état d'esprit du général Douay, un ordre positif du commandant en chef pouvait seul le déterminer à prendre l'offensive. Le général Ducrot a-t-il formulé cet ordre? Le Dr Sarrasin l'affirme. En revanche, rien n'établit qu'il ait été transmis au destinataire. Le général Douay n'en fait nulle part aucune mention quelconque. Peut-être la transmission a-t-elle été subordonnée à l'arrivée en ligne, sur les collines de Fleigneux, de troupes des autres corps d'armée? Jusqu'ici, l'histoire documentaire est restée muette à ce sujet. Un seul fait est certain : Au moment où le général de Wimpffen assuma le commandement en chef, le général Douay n'était pas sorti de sa position. Il expose dans son rapport qu'il fut informé du nouveau changement de commandement par le général de Wimpffen lui-même, cela après que le canon de l'ennemi tonnait déjà sur tout le front. Il devait donc être au moins 10 heures du matin. Or, à ce moment-là, les chances pour le corps Douay d'ouvrir la voie à l'armée étaient déjà singulièrement amoindries, puisque les Prussiens disposaient à l'est du défilé de deux divisions d'infanterie, dix escadrons et onze batteries auxquels des renforts arrivaient, pour ainsi dire, de minute en minute. Qui plus est, ces troupes disposaient de deux points d'appui solides : le village de Floing et la hauteur du Hattoy.

C'est dans ces conditions-là que les Français auraient dû emporter coup sur coup la ligne des hauteurs de St-Menges, et, derrière celles-ci, le plateau du Champ de la Grange qui se prête admirablement à une défense soutenue. Longeant immédiatement au nord la route de St-Albert, il s'élève par une pente douce jusqu'à la lisière est du bois de la Falizette. En chasser les Allemands était une opération indispensable, soit que l'on voulut reprendre possession de la route de St-Albert, seule voie utilisable pour toutes voitures, dans la direction de Mézières, soit que l'on voulut s'assurer les sentiers qui traversent le bois entre Champ de la Grange et Bosséval, au nord de Vrigne.

Or, la conquête du plateau aurait imposé aux Français, depuis les hauteurs de St-Menges, un nouveau parcours de deux kilomètres sur un terrain absolument découvert, où la nombreuse artillerie prussienne aurait pu faire sentir une fois de plus l'avantage de sa portée plus grande et de ses projectiles plus efficaces.

Combien de temps aurait-il fallu au général Douay et aux troupes qui seraient venues à la rescoussse pour emporter les deux lignes de St-Menges et du Champ de la Grange ? Il est difficile de répondre. Mais si l'on songe que les Allemands combattirent devant Bazeilles et Daigny de 5 heures du matin à 11 heures, avant de s'emparer des coteaux de la rive droite de la Givonne, et de gagner ainsi moins de 3 km. de terrain, cela avec l'appui d'une artillerie supérieure et la confiance que donne en soi une longue suite ininterrompue de succès, on peut admettre que les Français, dans de moins favorables conditions morales, auraient eu besoin d'un temps au moins aussi long pour combattre pendant les 3 à 4 kilomètres qui les séparaient de la lisière des bois de la Falizette. Cela nous porte à plus de 3 heures du soir. A ce moment, la ligne de la Givonne était enfonceée déjà sur tout son front, et la garde prussienne abordait victorieusement le bois de la Garenne.

Ainsi, même en admettant que vers les 10 heures le général Douay passât à l'offensive, on ne saurait supposer un succès. Pour assurer celui-ci, il eu fallu s'y prendre plus tôt, et empêcher les XI^e et V^e corps prussiens de pénétrer dans le défilé, ou, tout au moins, en réoccupant Le Hattoy, les empêcher d'en déboucher. Mais le général Ducrot n'y a pas songé ; et son manque d'empressement de pousser le 7^e corps en avant trouve une explication, on l'a vu plus haut, dans les préoccupations dont il était surtout assailli. Ignorant l'importance du mouvement ennemi par Donchery, il se montra soucieux, moins de parer à une attaque de l'aile gauche allemande, qu'il ne considérait pas comme dangereuse, mais d'échapper à l'étreinte que préparait l'aile droite par Illy. Ce fut là, sans doute, le motif pour lequel il s'occupa, avant toute autre chose, avant même de s'assurer le passage de la Falizette, à concentrer son armée sur le plateau de Fleigneux.

(A suivre)

F. FEYLER, lieut.-col.

